

Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 14 (1986)
Heft: 52

Artikel: Cè barradzô... = Ce barrage...
Autor: Défago, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-241542>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Maïu et dit :

— Maintenant, je peux mourir sans soucis pour Lucette. Je te la donne Maïu, soyez bénis et atsivo.

Les enfants de leurs enfants mettent des billets au sapin de Noël en souvenir de ces deux bons vieux qu'un baiser de Noël avait unis.

Cè Barradzô...

L'arait d've l'tad ; l'yeux Dzosé qu'a-vait travazha tottâ la dzornivâ, dis qu' l'avait s'pau s'ein allâvê fairê on to devant d'allâ dermain.

L'arait tot shâ, pâs na gnolâ ein l'ai ; märtchaivê aimont pè'on dolaint ion-net qu'zigzagavê pèrmie l'herbâ, tant qu'us-sê arrevau su on mætet di yo on pouavê vè tottâ la vallée.

Ho, l'arait na dolaintâ vallée a pou près a dous mille métrôs, mais l'yeux Dzosé l'amavê bain, cmin tuis cheux qu'habitavânt intche.

S'est assétau su na goergnâ et s'est plantau a s'consderâ. Consderavê qu'dins on mas é dous interdéront d'fairê cé barradzô ; qu'dins on an é dous tot l'velladzô serait dezo l'ewê ; qu'cé bravô dolaint vallon serait pâs-may qu'on laiq ! Nour'hommô sèrravê lous poings d'la mœsa.

Cé hotteau yo-l'est qu'l'ha yu l'dzo, tchernérait pâs-may vè l'solé ; cé lase yo l'avait itau baptaia, yo l'avait cœ-mœnya, yo l'avait itau mariau, la faront sentâ devant qu's'eimplaiê d'ewê ; cés shotsê qu'djieustamein vorâ interdônt de s'nnâ lés maria, les amâsseront.

Tuis cheux prauts yo-l'est qu'recœ-zhavê tuis lous ans dis qu'l'arait tot ganñn, yo l'est qu'vôrâ ouzhevê lous taillieux qu'molavânt lieus faulk, lous

grillons qu'tsantavânt, et pa cé dolaint reshô tadô qu'fassavé plaier lous fetus. Tuis cheux prauts, cheux tsamps qu'des générachons l'avânt arrosau ein suâ, quad l'arait pâs awé lieu sing on yadzô po lous défeindrê, tot cin serait pâs-may habitau sna p'des crapauds et d'les renauzhê, quad l'ewê serait bâssâ on verrait pâs-may sna deu pacot.

Ha nà ! l'pourrô yeux povavê pâs l'crarê, bain surô paiéront tot cin, mais cin se pâiê-t-eu ? nà ! cin se pâiê pâs. l'est pâs awé lieu misérablô ardzeint qu'porront reimplajhier cin. Cheux qu'l'hant d'lardzeint se musont-eux qu'l'hant l'drat d'fairê n'importe qué ?

Ein s'consderâ dainse noutrôn yeux interdavâ d'itrê aténau, porquê, porquê tot cin ? qu's'demandavê ; por qu'les dzein de la vellâ, qu'vivônt dza gazhè miox qu'nos pussânt ava onco d'euplô de confort, qu'pussânt s'atséâ na machinâ électrique d'euplô.

Avisont rein sna de gagner d'larzeint, d'lardzeint ; nos faudrait fœilli noutrôn velladzet por qu'on dirécteu é dous et quâques industriels et akchenairôs pussânt tchandger d'auto, s'ein atséâ na ple groussâ.

L'arait d'abad fermâ noét quad l'yeux Dzosé l'est arrevau vè l'hotteau ; l'est allan se dzè l'cœu grouss.

Maurice Défago.

CE BARRAGE

C'était vers le soir; le vieux Joseph qui avait travaillé toute la journée, dès qu'il eut soupé, s'en allait faire un tour avant d'aller dormir.

C'était tout clair, pas un nuage en l'air; il marchait en haut par un petit sentier qui zigzagait parmi l'herbe, jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur un petit mont d'où on pouvait voir toute la vallée.

Oh, c'était une petite vallée à peu près à deux mille mètres d'altitude, mais le vieux Joseph l'aimait bien, comme tous ceux qui y habitaient.

Il s'est assis sur une pierre et s'est mis à réfléchir. Il réfléchissait que dans un mois ou deux ils commenceront à faire ce barrage; que dans un an ou deux tout le village serait sous l'eau; que ce joli petit vallon ne serait plus qu'un lac ! Notre homme serrait les poings d'y penser. Cette maison où il avait vu le jour, ne reverrait plus le soleil; cette église où il avait été baptisé, où il avait communiqué; où il avait été marié, ils la feront sauter avant qu'elle s'emplisse d'eau; ces cloches qui justement maintenant commencent à sonner l'angelus, ils les prendront. Tous ces prés où il faisait les foins toutes les années depuis qu'il était tout gamin, où maintenant il entendait les faucheurs qui aiguisaient leurs faux, les grillons qui chantaient, et puis ce petit courant qui faisait ployer les fétus. Tous ces prés, ces champs que des générations avaient arrosés de leur sueur, quand ce n'était pas avec leur sang pour les défendre, tout cela ne serait plus habité que par des crapauds et des grenouilles; quand l'eau serait basse, on ne verrait plus que de la boue.

Ah non, le pauvre vieux ne pouvait pas le croire, bien sûr ils paieront tout ça, mais cela se paie-t-il ? non ! cela ne se paie pas ! ce n'est pas avec leur misérable argent qu'ils pourront remplacer ça. Ceux qui ont de l'argent pensent-ils qu'ils ont le droit de faire n'importe quoi ?

En réfléchissant ainsi, notre vieux commençait d'être furieux, pourquoi, pourquoi tout ça ? se demandait-il; pour que les gens de la ville qui vivent déjà beaucoup mieux que nous puissent avoir encore plus de confort, qu'ils puissent s'acheter un appareil électrique de plus.

Ils ne pensent qu'à gagner de l'argent; il nous faudra fuir notre petit village pour qu'un directeur ou de ux et quelques industriels et actionnaires puissent changer de voiture, s'en acheter une plus grande.

Il était presque tout à fait nuit quand le vieux Joseph est arrivé à la maison; il est allé se coucher le coeur gros.

Maurice Defago

